

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ

26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	37	75
Union Postale.	21	50	98

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

LE FIGARO

Directeurs-Gérants :

F. DE RODAYS & A. PÉRIER
Rédacteur en chef. Administrateur.SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
Gaston CALMETTETÉLÉPHONE 102.46 Rédaction
102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

Une Entente coloniale

Voici un fait qu'il ne suffit pas de noter au passage, pour n'y plus revenir. A une époque où tous les peuples réclament le maintien de la paix, ce fait peut procurer à la paix elle-même des garanties nouvelles et écarter du champ de la politique un explosif des plus dangereux. J'en ai déjà touché un mot il y a trois semaines, et je crois utile aujourd'hui de donner de courts développements à ma pensée, surtout afin de la bien préciser.

Depuis quelques mois, il est constant que le ton général de la presse allemande s'est singulièrement modifié à notre égard. Elle parle maintenant de la France, même de ses difficultés intérieures, et de ses intérêts dans le monde avec impartialité, courtoisie, presque déférence. Elle ne voit plus en nous exclusivement l'ennemi classique, héréditaire, qu'il faut surveiller, contrecarrer et combattre partout où il montre sa main; elle reconnaît que ce voisin a ses droits et sa place nécessaires aussi bien en Afrique qu'en Asie qu'en Europe. En la pressant un peu, on lui ferait assez facilement, je crois, que l'Allemagne et la France trouvaient leur compte, sinon dans une alliance générale à laquelle répugne le patriotisme français, du moins dans une action commune limitée aux questions coloniales qui se débattaient hors de notre continent, sur tant de théâtres à la fois.

Ceux qui, comme moi, suivent les affaires internationales assidûment, depuis un tiers de siècle, n'ont pas souvenance d'avoir jamais vu la presse allemande si prévenante et si équitable à notre égard. Longtemps avant la guerre de 1870-71, elle était déjà acrimonieuse et âpre; la paix de Francfort, signée il y a près de vingt-huit ans, ne l'avait ni désarmée ni adoucie; à maintes reprises encore, elle a semé chez nous l'inquiétude et les préoccupations les plus graves jusqu'à la retraite de feu le prince de Bismarck. Puis, à partir de l'avènement de Guillaume II, elle a mis plus de mesure, mais sans jamais adoucir autre chose que ses angles, pour reprendre sous le moindre prétexte des allures souvent désoyables et dédaigneuses. Maintenant, ces allures ont changé du tout au tout, principalement parmi ceux de ses organes qui, comme la *Gazette de Cologne*, jouissent d'une autorité notoire dans les questions internationales.

Je suppose qu'il y a là une indication dont les esprits politiques en France doivent tenir compte, et j'ai parlé déjà à ce propos de la possibilité d'une entente coloniale, c'est-à-dire extra-européenne, entre la France et l'Allemagne. On n'a point rejeté de parti pris cette idée, de l'autre côté du Rhin, mais on l'a trouvée vague et mal exprimée. — Si vous n'avez en vue, m'a-t-on répondu, qu'une entente qui aurait uniquement pour objet d'établir de bonnes relations entre les deux gouvernements dans les pays où ils ont des possessions coloniales contiguës, le champ d'application de votre entente est insignifiant. Ces bonnes relations existent, et il n'est nul besoin de les renforcer par un acte spécial. Donc, il faut vous expliquer. — Eh bien ! j'arrive au fait.

Nous avons aujourd'hui un domaine colonial considérable en Asie et en Afrique. La Tunisie, l'Indo-Chine, les vastes contrées sises au nord du Siam, le Congo français, les Sénégal et Madagascar sont les principaux éléments. Sur les mêmes continents, l'empire d'Allemagne s'est enrichi lui-même de territoires étendus qui offrent déjà à son commerce extérieur des débouchés fructueux. On se trouve donc en présence de deux puissances coloniales, l'une à son apogée et l'autre à ses débuts. Mais si la première n'a plus d'ambitions immédiates à satisfaire, la seconde cherche encore évidemment à s'enrichir, puisqu'elle consacre maintenant des sommes annuelles importantes au développement de sa marine.

Qu'est-ce qui empêcherait ces deux puissances de marcher de concert dans l'œuvre extra-européenne qu'elles poursuivent, et de se prêter mutuellement leur appui dans les cas où cette œuvre rencontrerait des difficultés ? Je vais plus au fond. Cette harmonie a déjà fonctionné pour le bien commun des deux parties. N'est-il pas acquis à l'histoire, pour ne citer que cet exemple, que le traité de Shimonosaki, par lequel le Japon victorieux s'était taillé une part de lion dans l'empire chinois, fut modifié dans un sens beaucoup plus modéré, à la suite d'un accord russo-franco-allemand ? Et les derniers événements qui se sont déroulés dans les mers de Chine, les cessions de territoires que les trois puissances y ont obtenues depuis dix-huit mois n'ont-elles pas eu pour point de départ les négociations d'où était sortie l'entente initiale de 1895 ? On a beaucoup reproché alors à la diplomatie française d'être intervenue en compagnie de l'Allemagne et de la Russie dans le conflit sino-japonais ; il n'en est pas moins certain que cette intervention a eu des résultats heureux pour nous.

Lorsque M. Jules Ferry, il y a quinze ou seize ans, lança notre pays dans les entreprises coloniales, bien des objections s'élevèrent contre lui dans l'opinion publique : on était encore trop près de ce moment des épreuves douloureuses de 1871. Et, moi-même, j'avais peine à comprendre qu'il pût être utile de distraire si prématurément du bloc de notre armée encore en reconstitution des forces importantes pour aller conquérir des territoires en Asie. Mais, bonne ou mauvaise,

la politique de M. Jules Ferry l'emporta sur toutes les résistances et le Parlement lui donna sa sanction. Il y a plus : cette politique survécut à la chute de M. Ferry, puisqu'en 1895 s'est décidée et accomplie l'expédition de Madagascar.

Notre empire colonial est donc une réalité tangible, et en remontant à ses origines, il se trouve précisément que sa construction a été plutôt favorisée qu'entravée par le cabinet de Berlin. Personne, j'imagine, ne conteste qu'au cours de nos difficultés avec la Chine, de 1883 à 1885, nous avons ouvert et entretenu avec l'Allemagne des négociations qui ont facilité notre expansion coloniale en Asie, et la rumeur générale veut que, dès cette époque, s'il n'avait pas été retenu par l'opinion, ou si seulement les vicissitudes parlementaires lui eussent été plus clémentes, M. Jules Ferry serait parvenu à conclure avec l'Allemagne, au moins sur la base coloniale, une véritable alliance.

Je ne parle pas d'alliance générale, et ma conception d'une simple entente coloniale avec l'Allemagne n'atteint pas les proportions du plan de M. Ferry. Mais je proclame hautement que nous n'avons pas d'intérêt à être isolés dans notre action hors d'Europe, et que si nous rencontrons quelque part une puissance disposée à nous tendre la main en Extrême-Orient et même à l'entrée de la mer Rouge, nous aurions tort de ne pas faire, pour employer l'expression de M. Chamberlain, la moitié du chemin. Il ne s'agit à aucun degré d'organiser contre l'Angleterre une coalition maritime à laquelle nul ne songe, mais d'opposer sur mer, en Extrême-Orient surtout, un contrepoids modérateur et pacifique à l'impérialisme tapageur que nous avons vu à l'œuvre, et dont le gouvernement anglais souffre peut-être plus qu'il ne s'en inspire.

Nous avons, par exemple, au Siam des contrées inhabitées dans lesquelles le protectorat français demeure oisif, parce qu'il manque de protégés. On serait le scandale, entre nous, si nous y appelions, à défaut de nôtres, les capitaux allemands, par des concessions mesurées, pratiques, efficaces ? Plus près de nous, le problème égyptien prend chaque jour de plus grandes proportions. La perspective d'une évacuation militaire de la Basse-Egypte par les troupes anglaises s'évanouit définitivement, après une lutte diplomatique de près de dix-sept ans ; mais il reste debout dans cette partie de l'Egypte, qui est peuplée d'Européens, des institutions et des intérêts européens à sauvegarder contre la prépondérance britannique. Les Tribunaux mixtes vont-ils faire place à-bas à une juridiction dotée d'une compétence désiroire ? La caisse de la Dette est-elle destinée à disparaître ? Le canal de Suez est-il condamné plus tard à être exploité sous le contrôle direct du Foreign Office ?

Suivant que l'Allemagne se prononcera dans un sens ou dans un autre, sur ces divers points, la solution tournera au profit ou au désavantage des visées de l'Angleterre. La Basse-Egypte n'est pas une colonie française, et à coup sûr, aujourd'hui moins que jamais ; mais la diplomatie européenne n'a-t-elle rien à faire pour l'empêcher de passer entièrement sous la domination anglaise ? Je me borne à interroger, je ne conclus pas. Nous n'avons recouvré le sentiment de notre sécurité en Europe que par la conclusion de l'alliance russe ; de même nous ne serons maîtres de notre empire colonial que si nous savons nous créer à temps des appuis auprès des puissances qui ne le jaloussent pas et qui peuvent tirer profit pour elles-mêmes de sa solidité.

Telle est ma pensée. Je la livre aux lecteurs pour ce qu'elle vaut ; mais je serais bien surpris si elle provoquait auprès d'eux des objections péremptoires. Je me résume : Hors d'Europe nous n'avons rien à perdre, si l'influence de l'Allemagne grandit, car elle n'est pas menaçante pour nous.

Whist.

Échos

La Température

La neige est générale dans le nord de l'Europe ; dans nos régions nous sommes fortement menacés : le baromètre est toujours très bas et hier, à Paris, pendant la nuit, le thermomètre est descendu à 50 au-dessous de zéro ; à huit heures du matin il était à 10 au-dessous et ne dépassait pas 20 à quatre heures de l'après-midi ; on notait 120 à Alger et 280 au-dessous de zéro à Haparanda (Suède). En France, la température va rester basse. Après une journée très froide, mais assez claire, le thermomètre était à 20 au-dessous, et le baromètre, vers minuit, indiquait 762mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 9° ; à midi, 15°. Très beau temps.

CONSEILS D'UN PÈRE A SON FIL DE MORT

Un homme avait un fils. Ces jours derniers, sentant sa fin prochaine, il fit venir ce fils auprès de son lit et lui tint ce langage :

— Mon cher enfant, avant de me séparer de toi pour aller t'attendre là-haut, je tiens à t'adresser quelques conseils. Mais, hélas ! je dois commencer par te demander pardon. Oui, je te prie de me pardonner de t'avoir donné un état civil régulier. Tu t'es destiné à la magistrature dès ton jeune âge et tu y as fait déjà une belle carrière. Avec tes talents et la fortune que je te laisse, tu arriveras bientôt aux fonctions si décriées aujourd'hui de membre de la Cour de cassation.

— Comprends-tu, pauvre enfant, qu'il eût mieux valu pour toi n'être pas né du légitime mariage de tes père et mère ? Que n'es-tu le fruit de l'inconduite ? Je ne t'aurais pas reconnu et tu serais au-

jourd'hui un enfant trouvé, un vicel enfant trouvé. Cela vaudrait bien mieux pour ta carrière. Songes-tu aux dangers d'une famille régulière ? Rappelle-toi que ma nièce, ta cousine, a épousé un jeune homme dont le père avait un frère qui avait mis ses enfants dans les tissus ! S'ils font de mauvaises affaires, on ne manquera pas de t'en attribuer la responsabilité. S'ils font faillite, on te déshonorerait. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, pauvre enfant ?

— Après ce pénible avertissement, laisse-moi te donner deux conseils. Ne te marie pas. Ne te marie jamais. Reste célibataire. De cette façon, lorsqu'on te couvrira d'injures, lorsqu'on te trahira dans les sautes les plus nauséabondes que peuvent inventer les journalistes, lorsque retentiront les cris de mort, tu ne seras pas démoralisé par les pleurs d'une femme, par les terreurs d'une fille. La femme, les enfants sont tout ce qu'il y a de plus mauvais pour un magistrat.

— Enfin, tâche d'avoir une vessie imperturbable. C'est tout à fait indispensable à la Cour de cassation. Nos organes sont tous perfectibles, mon cher enfant. On ne sait pas quels résultats on peut obtenir par l'exercice et l'entraînement. Souviens-toi de cette maxime, fruit de l'expérience. Entraîne-toi, tâche d'arriver à une telle puissance sur toi-même que jamais tu ne sois exposé à être obligé d'expulser en dehors de chez toi le superflu des boissons hygiéniques. C'est là, pour les magistrats de la Cour suprême, un don précieux, bien supérieur à la connaissance du droit. Tâche de l'acquiescer.

— Si je n'étais pas trop près du tombeau pour me permettre de plaisanter, je te recommanderais en outre d'affecter la myopie, le bégayement et la surdité. Mais si tu joins à cela cette simulation de l'idiotisme qui réussit à l'ancien Brutus, tu arriverais certainement au sommet de ta carrière et tu garderais peut-être... O mon fils, n'aspire pas si haut !

— Si tu suis cet avis suprême, tu ne seras plus exposé à un inconvénient : celui de passer pour un espion allemand et d'être dénoncé par un collègue comme communiquant aux agents de la Triple les dépositions des officiers. Mais à notre époque cela se fait beaucoup entre Français... Mon fils, je te bénis !

— Ayant dit, le vieillard laissa retomber sa tête sur le traversin et entra doucement dans la paix du Seigneur. — J. CONNELLY.

A Travers Paris

Le Président de la République inaugurera aujourd'hui à trois heures, le nouvel hospice Favier, à Bry-sur-Marne.

Pendant que le Conseil général, le préfet de la Seine et leurs invités s'y rendent en train spécial par la ligne de l'Est et les tramways nogentais, M. Félix Faure traversera en voiture les cinq communes sises entre Paris et l'hospice Favier. Il sera reçu, sur le territoire de chacune d'elles, par la municipalité.

M. Félix Faure compte être de retour à l'Élysée avant sept heures.

L'ordre de l'Annonciade, dont on a parlé hier, à propos du Président de la République, a été pendant ce siècle plus rare encore en France que la Toison d'or. On ne compte, en effet, pas plus de sept chevaliers français de l'Annonciade, en dehors des souverains : le duc d'Angoulême, qui reçut l'investiture de l'ordre en 1823 ; Chateaubriand, en 1825 ; le maréchal de Mac-Mahon, à Magenta ; puis les maréchaux Niel, Randon et Vaillant.

Le dernier chevalier français de l'Annonciade est le prince Victor-Napoléon. Ajoutons que tous les souverains d'Europe, à l'exception du roi d'Espagne, de la reine d'Angleterre et de la reine des Pays-Bas, sont chevaliers de cet ordre.

Une particularité généalogique curieuse au sujet de la défunte princesse de Bulgarie.

On sait qu'elle appartenait à la maison de Parme et que sa grand-mère paternelle était la princesse Louise de France, sœur du Comte de Chambord. Elle était donc arrière-petite-fille de la duchesse de Berry et, à la génération précédente, du roi Charles X.

De son côté, le prince de Bulgarie est, par sa mère la princesse Clémentine d'Orléans, petit-fils du roi Louis-Philippe.

Les enfants du couple princier de Bulgarie ont donc dans leurs veines à la fois du sang de Charles X et de Louis-Philippe, du roi détrôné et du roi-citoyen. On se rappelle avec quelle acrimonie les partisans de la branche aînée reprochaient à ce dernier d'avoir fait emprisonner la duchesse de Berry à la suite de son échafaudage en Vendée. Qui aurait pu se douter alors qu'à peine soixante ans s'écouleraient sans qu'il se conclût un mariage entre les petits-enfants de Louis-Philippe et de la prisonnière de Blaye ?

Un lycée de Paris où les élèves ne s'ennuient réellement pas.

Le bilan d'une semaine.

Lundi : Souscription pour une séance de cinématographie à la Bodinière. Le Palais-Royal a traversé les âges. Allusions aux amours de Louis XIV et de La Vallière.

Mardi : Souscription, très louable d'ailleurs, pour une œuvre de l'enfance abandonnée.

Vendredi : On souscrit avec entrain et opportunité au bateau sous-marin le Français, œuvre très patriotique de notre confrère le *Matin*.

Samedi : On ne souscrit pas. La mairesse d'anglais adresse une allocution sur la paix, sur la fraternité des peuples et les inconvénients multiples des dé-

monstrations belliqueuses en général et des sous-marins en particulier.

Le lycée en question est un lycée de filles.

On ne se figure pas très bien Victor Hugo ou Lamartine signant une attestation en faveur d'un apéritif, — et pourtant aujourd'hui nos plus grands poètes n'hésitent pas à accorder leur lyre pour en célébrer les vertus. Comme merveille du genre, signalons dans le *Courrier français* de cette semaine la *Gazette* Rimée de Raoul Ponchon, qui se termine ainsi : *Le meilleur des apéritifs — Le plus certain, le plus actif — Celui qui prépare les voies, — Par qui tu connaîtras les joies — De la table, que je connais, — C'est le Quinquina Dubonnet.*

Montmartre va subir le sort du mont Cenis : on vient de mettre à l'enquête deux projets de tramways souterrains qui doivent traverser la Butte de part en part.

Ces projets à peu près identiques sont dus aux ingénieurs Berlier et Ducher.

L'une des deux lignes partirait du carrefour de Chateaubriand, l'autre de Notre-Dame de Lorette, pour aboutir au carrefour Ornano, de l'autre côté de la butte.

Au milieu du trajet souterrain, juste au-dessous du sommet que forme près de la vieille église Saint-Pierre la place du Tertre, un puits vertical serait percé dans lequel monterait et descendrait une nacelle chargée de voyageurs, comme dans les puits des houillères.

Ce serait plein d'émotions charmantes ce petit voyage au centre de la terre ! Aussi l'enquête ne rencontre à Montmartre que des adhésions.

Salle archicomble hier soir, aux Folies-Bergère, à l'occasion de la troisième lutte de la poule finale du Tournoi international, qui mettait aux prises Aimable de La Calmette, lutteur du Midi, et Constant le Boucher, lutteur belge.

Après un combat tout à fait remarquable, Aimable a terrassé Constant le Boucher que les circonstances ont mal servi, mais qui a commis la faute de se laisser acculer dans les cordes du ring.

Les partisans d'Aimable ont fait au vainqueur une frénétique ovation.

Ce soir, quatrième lutte de la poule finale du Tournoi, entre le Russe Pytlinski et Aimable de La Calmette. Qui triomphera ?

A la grande Redoute de ce soir au Moulin-Rouge, figurera une réédition considérablement revue et augmentée du superbe défilé païen de Rodolphe, intitulé *A qui la pomme ?*

Hors Paris

De notre correspondant de Londres :

Il vient d'être créé ici une société unique en son genre, l'Institut des entrepreneurs de pompes funèbres (*The British Institute of Undertakers*), qui a donné hier son premier banquet annuel, lequel a été fort gai, parait-il. Cette société, qui a pour but « d'élever le niveau de la profession » et de défendre ses intérêts, a pour armoiries un cheval blanc rampant, sur un torse au-dessous duquel est le monogramme de l'Institut composé des lettres T. B. I. U. Les membres du nouvel institut ont bu « à la prospérité de notre commerce », toast assez macabre en somme, étant donné que la prospérité des membres de la société dépend de la mort de leurs semblables. Brrr !

Mais on est gai parmi les *Undertakers*. Il y a quelques années, un distributeur de prospectus me glissa un jour dans la main une réclame d'entrepreneur de pompes funèbres ainsi conçue :

Pourquoi vivre malheureux quand on peut se faire enterrement confortablement pour deux livres ?

L'Institut aurait trouvé que cet industriel manquait de dignité sans doute ; car, comme l'a dit un des orateurs du banquet, l'association donnera un cachet distinctif à ces *undertakers* qui, par leur expérience, leurs sentiments de compassion, leur loyauté en affaires, sont capables d'exercer leur profession d'une façon droite et honorable ». Allons, tant mieux ! Dorénavant, il ne sera plus permis aux gens de la haute de se faire enterrement que par les membres du T. B. I. U.

Une Américaine, Mme Stuyverant Fish, de New-York, vient de lancer ses invitations à un bal où sera inaugurée « la danse à l'envers ».

Hommes et femmes devront être habillés « sens devant derrière », c'est-à-dire que l'habit devra être ouvert dans le dos, et les pantalons fermés du même côté. De même les ladies, pensons-nous, seront surtout décollées dans le dos, et porteront la traine par devant, s'il y a une traine.

Le but de cette innovation est de montrer les danseurs, « comme s'ils avaient la tête à l'envers ».

Nous ne voyons pas bien le sel de cette fantaisie, dans un pays où l'on a le sens pratique des choses ; mais il y a peut-être en Europe telle capitale où « la tête à l'envers » serait tout à fait de mise.

La neige vient de faire son apparition à Paris, ramenant son cortège de bronchites et de rhumes.

N'est-ce pas le moment de retenir sa place dans le Méditerranée-Express et de gagner Nice au plus vite, certain qu'on est d'y retrouver l'ami laissé la veille grelottant sur le boulevard ?

Le Riviera-Palace de la Compagnie Internationale des Grands Hôtels est cette année — comme les autres d'ailleurs — le rendez-vous de toutes les élégances.

Les retardataires y affluent, heureux de venir prendre leur part de soleil, d'air pur et de santé.

Pour comble de confort, un bureau des Postes et Télégraphes vient d'être installé dans l'établissement même.

Le temps est exceptionnellement beau.

Nouvelles à la Main

Miriette, jeune bonne bretonne, est surprise par sa maîtresse au moment où elle absorbe sa troisième tasse de thé purgatif.

— Oui, j'ai vu sur la boîte que c'était bon pour les étourdissements. Or madame dit tout le temps que je suis étourdie.

Leçon de piano. La jeune élève attaque sur un mouvement beaucoup trop vif l'adagio d'une sonate de Weber.

— Pas si vite !... interromp le professeur. Ce n'est pas une sonate électrique !

Le Masque de Fer.

L'EXPOSITION DE 1900

La Russie au Trocadéro. — L'état des travaux. — Les « clous ». — Le Champ-de-Mars amusant.

De bonnes nouvelles nous sont apportées de la section russe. On sait qu'elle aura, en 1900, sur la partie de terrain du Trocadéro réservée aux colonies étrangères, un grand palais où seront groupées les Expositions spéciales de l'Asie russe, de la Sibirie et du Caucase. Les travaux en sont poussés avec une très grande activité, et le commissariat russe se flatte même d'être, pour l'instant, en avance sur la plupart des sections de l'étranger.

Le palais qu'il érige au Trocadéro couvrira une superficie de plus de quatre mille mètres carrés. La construction en a été confiée à des entrepreneurs russes ; il sera fait de bois du pays, et ce seront des charpentiers russes qui l'élèveront.

C'est également en Russie que sera exécuté tout le travail de décoration.

Avec ses murs revêtus de briques polychromes, ses toits coiffés de tuiles vernissées, au-dessus desquels se découperont les silhouettes de quatre tours — dont l'une atteindra la hauteur de quarante-cinq mètres — le palais russe apparaîtra comme un morceau du Kremlin transporté dans Paris. C'est d'ailleurs de ce modèle que son architecte s'est inspiré.

Mais la grande attraction de l'Exposition coloniale russe, ce sera les trois panoramas qu'elle projette d'y installer : d'abord, le panorama du couronnement de Nicolas II ; puis, celui du Transsibérien, confié à un peintre russe, M. Piasetzky ; enfin, le panorama d'un voyage de Moscou en Chine, suivi par le visiteur en d'authentiques voitures de la Compagnie des Wagons-Lits, qui l'amèneront de la section russe à la section chinoise — dans une gare chinoise desservie par des employés chinois.

Un pavillon spécial, édifié au pied de la tour Eiffel, sera réservé à l'exposition du monopole de l'alcool, présenté dans toutes les phases de la fabrication et du débit.

La Finlande répartira ses produits dans les divers groupes de la section russe ; elle a toutefois demandé et obtenu pour l'exposition de ses services de l'instruction publique l'emplacement d'un pavillon spécial. J'ai déjà parlé de ce pavillon qui sera installé en seconde ligne, au quai d'Orsay, et dont le projet est accepté.

Il est d'une originalité charmante.

L'ingéniosité des inventeurs ne se lasse point ; la fantaisie des rêveurs non plus ; et la sous-commission des projets d'initiative privée continue, parait-il, à être assaillie de propositions de toute sorte, que patiemment elle enregistre, et que, non moins patiemment, les deux rapporteurs de cette sous-commission, MM. Mesureur et Moron, examinent. Un rapport — qui sera vraisemblablement le dernier de la série — doit être présenté par ces messieurs ; et le bruit court que du double examen auquel ils se sont livrés, aucune révélation intéressante ne sortira.

« En somme, y aura-t-il UN CLOU en 1900, et lequel ? »

De nouveau, la question va être évidemment posée.

Si l'on entend par ce mot le phénomène unique, la colossale et ahurissante attraction vers qu'il univers afflue ; ou, tous les jours, pendant six mois, dix mille badauds de toutes langues et de toutes couleurs apportent leurs vingt sous, nous pouvons répondre aux curieux, dès à présent, que sans doute ce clou-là n'existera point.

La tour Eiffel ne sera pas recommandée, il faut en prendre son parti ; mais cela ne veut pas dire que l'Exposition qui se prépare ne doive pas égaler ou même dépasser de beaucoup, par la puissance de l'enseignement et de l'amusement, celle qui l'a précédée.

Elle sera autrement amusante, voilà tout ; et si l'universelle curiosité n'y rencontre pas le « clou » rêvé, en revanche le visiteur y trouvera, plus abondantes que jamais et peut-être plus ingénieusement réparties en toutes directions, les occasions de se récréer et de s'instruire. C'est là, en effet, ce qu'ont recherché les organisateurs de 1900 ; ils se sont appliqués à ce que, du pont de la Concorde au pont de Grenelle, il n'y eût pas, sur tout le territoire de l'Exposition, un coin où le promeneur ne fût assuré de trouver quelque sujet de facile distraction.

C'en était pas toujours commode. A côté des expositions d'art, des attractions de

tout ordre, des curiosités industrielles qui s'imposent d'elles-mêmes à l'attention du passant, il y a, en toute grande Exposition, la partie réservée aux expositions purement techniques où il est convenu qu'on ne va pas, et qui semblent n'exister que pour fournir aux nombreux rendez-vous dont l'Exposition n'est pas le sujet, des asiles sûrs.

Ces asiles semblaient déjà désignés ! C'est entre l'Ecole militaire et les jardins qui bordent la Tour que s'édifieront les bâtiments « sérieux », les palais de l'agriculture, de la mécanique, de la chimie, des tissus, du génie civil, de la métallurgie, de l'enseignement ; et beaucoup ont déjà pensé que ce serait là le morceau sacrifié, au point de vue du pittoresque et de l'amusement ; le coin d'Exposition où « l'on n'ira pas ». Or, on ira même là ! Dès à présent, des dispositions sont prises par la direction de la section française, d'accord avec les Comités d'admission des classes, grâce auxquelles les palais industriels du Champ-de-Mars seront le centre de quelques-unes des attractions vers lesquelles se portera le plus volontiers la foule.

Au hasard, j'en signale quelques-unes.

On sait que l'Agriculture française occupera l'aile du palais des Machines qui s'ouvre sur l'avenue de La Bourdonnais. Aux quatre coins de cette exposition seront installées des usines modèles : une minoterie, une brasserie, une raffinerie et un atelier de préparation de vin de Champagne. Au centre, sera musée centennal de l'agriculture, où l'on reconstituera des types de vieilles fermes françaises ; aux abords de l'escalier monumental placé du côté de la salle des fêtes, seront établies une laiterie modèle, une cidrerie, une distillerie ; et c'est parmi ces leçons de choses, dans le mouvement joyeux et ininterrompu de ces usines en marche, que le visiteur promènera sa curiosité.

Dans le même groupe (côté du musée centennal), on annonce une exposition de vieux costumes de France extrêmement pittoresque, à laquelle Lyon enverra une collection de soieries anciennes qui sera une des grandes curiosités d'art de 1900.

Le palais du Génie civil trouvera moyen lui-même d'être amusant ! On y a dès à présent assuré à l'automobilisme et au cyclisme une surface de plus de sept mille mètres. C'est là aussi que l'aérostation « exposera ». Au musée centennal, figurera, considérablement revue et augmentée, une exposition des moyens de transports d'autrefois — premiers wagons, mongolières, carioles de tout format — qui fut une des attractions de l'exposition des Arts libéraux, il y a dix ans.

Au palais de l'Enseignement, l'élément récréatif sera plus varié encore, et plus abondant. Des imprimeries en marche y raconteront l'histoire du livre et du journal. La Monnaie exposera là des balanciers qui frapperont, sous les yeux du public, la médaille commémorative de 1900, que le visiteur pourra emporter, après l'avoir vu faire. A la classe des Instruments de musique, des auditions seront données qui mettront en ce coin de l'Exposition la gaieté d'un concert perpétuel, tandis que, de son côté, la classe du Matériel théâtral « montrera » des reconstitutions de comédies et de drames anciens dans le cadre de chaque pays et de chaque temps.

Je n'indique que quelques-unes des choses qu'on fera ; et cela suffit à marquer l'infinité variée de celles qu'on pourra faire.

Ajoutons à cela que, grâce au chemin marchant dont je parlais il y a quelques jours et au chemin de fer à palins qui desserviront à hauteur d'étage, l'un les palais de l'avenue de La Bourdonnais, l'autre ceux de l'avenue de Suffren, un courant de circulation incessant sera entretenu le long des galeries qui jadis restaient désertes, et où cette fois il faudra passer, puisque c'est au sein de ces galeries que wagons et trottoirs aériens déverseront leurs chargements humains.

Enfin, en vue de faciliter l'accès de cette partie supérieure des palais industriels, l'antique escalier sera supprimé presque partout. On remplacera les escaliers par des ascenseurs et des élévateurs du type déjà pratiqué avec succès, à Paris, en plusieurs maisons de nouveautés.

Remplir le Champ-de-Mars, et le rendre amusant partout : le problème

cluaît que la lettre d'envoi du dossier de l'enquête avait été imposée, ou tout au moins inspirée au premier président, par M. Charles Dupuy.

Renseignements pris, la conversation de M. Mazeau, qui a eu lieu entre celui-ci et M. Magnin, et non pas, comme on l'a dit, avec M. Bidault, sénateur d'Indre-et-Loire, a été inexactement rapportée. M. Mazeau a simplement indiqué que le garde des sceaux lui avait demandé un résumé de l'enquête, et qu'il lui avait adressé par lettre ce résumé.

Quant à M. Bidault, qui a entendu par hasard, et sans y être mêlé, les paroles prononcées par M. Mazeau, il les avait répétées à quelques collègues, et il a déclaré qu'il regrettaient vivement que son récit eût été livré à la publicité, « car il ne voudrait pas passer pour un homme qui écoute aux portes ».

A propos de M. Mazeau, on avait annoncé que le premier président avait l'intention de prendre la parole devant le Sénat et de défendre le projet de loi du gouvernement, lorsque celui-ci viendrait devant la Haute Assemblée.

Cette information, au dire du *Courrier du soir*, n'est pas exacte.

Notre confrère ajoute qu'il est même probable que, par un sentiment de réserve bien facile à comprendre, M. Mazeau n'assistera pas à la séance du Sénat où il sera question de l'enquête dont il a été chargé en sa qualité de premier président de la Cour de cassation.

Il est inexact qu'une confrontation entre le lieutenant-colonel du Paty de Clam et le commandant Esterhazy ait eu lieu devant la Chambre criminelle.

Chaque jour, d'ailleurs, en raison de la discrétion qu'observent les magistrats enquêteurs, on se trouve en présence de bruits divers qu'il est très difficile de vérifier.

C'est ainsi qu'on disait hier que Deorion, l'un des complices de l'affaire d'espionnage dans laquelle est également impliqué le brigadier Groult, venait d'être entendu par la Chambre criminelle de la Cour de cassation.

Un mystérieux personnage, paraissant venir des locaux de la Cour de cassation, a, en effet, parcouru, vers trois heures, les couloirs du Palais, le cabriolet au poing, ce qui a donné naissance à ce bruit. On se souvient peut-être que Deorion a demandé à être entendu par la Chambre criminelle dans l'enquête sur l'affaire Dreyfus.

Le *Sicéle* posait hier une série de questions au ministre de la guerre, questions ayant trait aux dépositions des témoins militaires devant la Chambre criminelle, et tendant à démontrer que ces dépositions sont communiquées aux autres témoins militaires avant leur comparution. La *Liberté* se dit en mesure d'affirmer que ces insinuations n'ont aucun fondement.

G. Davenay.

LA JOURNÉE

Samedi 4 février

Sports : Assauts d'armes et de boxe intercalés dans la fête de l'Union vélocipédique du Louvre (9 h.). Sociétés savantes, rue Serpente.

Reprise : Au théâtre de la République, *Les Deux Orphelins*.

Listes électorales : C'est aujourd'hui, à minuit, qu'expire le délai accordé aux électeurs pour présenter des réclamations au sujet des listes électorales.

Inauguration : À Bry-sur-Marne, inauguration de l'hospice Favier, par M. Félix Faure.

Au quai d'Orsay : Dîner diplomatique, suivi de réception.

Beaux-Arts : À une heure, ouverture officielle de l'exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs (Palais des Machines).

Election de deux membres par la Société des pastellistes français.

Au Palais : Suite de l'affaire en adultère Trezza de Musella.

Tirage au sort : Douzième arrondissement (1 h., mairie).

Un anniversaire : Célébration du centenaire de Garret, le grand poète dramatique portugais (9 h. du soir, 184, boulevard Saint-Germain).

Fêtes de l'Adoration : À Saint-Philippe du Roule (sermons à 4 h. par le R. P. Billot; à 8 h. 1/2, par M. l'abbé Montet).

Conférences : M. Moissan, professeur : « Le Diamant » (9 h. du soir, Sorbonne).

Réunions : Bals du Cercle Militaire (au Cercle), des anciens élèves de l'Ecole centrale (Continental), du Prytanée de la Flèche (9, avenue Hoche), de la Bijouterie (Grand-Hôtel), de l'Ecole Turgot (hôtel Moderne), du Grand-Orient de France (bal paré et masqué, 16, rue Cadet), des Dames du commerce et de l'industrie (19, rue Blanche), etc. — Banquet des élèves du lycée de Versailles (211, rue Saint-Honoré), de la Société *Il Techno*, etc.

Le Monde et la Ville

SALONS

Très jolie soirée dansante, avant-hier, chez la marquise de Moustier, dans son bel hôtel de l'avenue de l'Alma. Au nombre des invités :

Duchesse de Gramont, duchesse de Trévise, comte et comtesse R. de Quelen, comte et comtesse A. de Chabannes, comte et comtesse de Saye, marquise de Baillou, comtesse Cornet, comte et comtesse Jean de Montebello, marquise d'Armon, marquise de Saint-Jean de Lenthéric, comtesse R. de Moustier, prince et princesse R. de Lucigne-Fauquier, marquise Guilhem de Pothuau, marquis et marquise de Saint-Sauveur, comte et comtesse A. de Chabran, comte et comtesse de Cossé-Brissac, marquise de Bérulle, Mme Varigault, comte et comtesse L. de Périgord, princesse J. Murat, Mme de Beistegui, vicomtesse A. de Contades, baron et baronne de Serlay, comtesse de Puysegur, M. et Mme de Turbie, M. et Mme Mackay, marquise de Saint-Sauveur, Mlle de Gramont, de Trévise, de Palikao, de Montebello, de La Fayette, d'Espouilles, Salles, d'Armon, de Lamorinière, MM. d'Armon, de La Torre, de Castelane, Errazu, d'Hallay, de Vaufréland, baron de Morogues, etc.

On a terminé à deux heures par un ravissant collation conduit par la maîtresse de maison et M. de Serlay.

Avant-hier, dîner très élégant chez M. Frémy et Mme Frémy née baronne Baudouin, dans leur bel hôtel de la rue Casimir-Perier.

La table était délicieusement ornée d'azalées roses et de violettes de Parme avec groupes en vieux Sèvres. Parmi les convives :

Général et Mlle de Dienne, M. et Mme Delamarre, comte et comtesse de Saint-André, M. et Mme Desrousseaux de Médrano, comtesse de Matharel, M. Camberfort, M. et Mme Gérard, M. et Mme Boivin, M. et Mme Du Chay, M. de Vilmon, etc.

Après le dîner, on a fait un peu d'excellent musique.

Grand dîner suivi d'une heure de musique, chez Mme Chaisemartin, dans ses salons de la rue François-Ier. On a applaudi Mlle Lina Pa-

cary dans l'air d'*Hérodiade* et le *Songe d'un poète*, de Mme G. Ferrari, qui a été bisnée; Mme Thérèse Durozier, dont on a admiré la virtuosité; la jeune Gaétane Britt, dans la *Sœur de Zola*; M. G. Félix Marchand, qui a dit magistralement la *Sainte Perdue*, de M. de Nocturne, et Horace Britt, qui s'est surpassé dans le Nocturne, de Chopin.

M. et Mme Scheidecker née de Zuylen de Nyevelt donneront, mercredi prochain, une réception à l'occasion de la signature du contrat de mariage de Mlle Scheidecker, leur fille, fiancée au baron Charles de Cambray.

Le lieutenant-colonel et la marquise de Rose ont donné, lundi dernier, une charmante soirée à Beaulieu (Côte-d'Or).

Après avoir beaucoup applaudi une série d'ombres chinoises, on a terminé la soirée par un collation tout en fleurs, mêlé avec entrain par Mme de Draval et le lieutenant de Brissout.

Parmi les invités :

Vicomte et vicomtesse de Lays, vicomte et vicomtesse d'Hoven, comte d'Auburn, la capitaine et Mme de Baudouin, vicomte et vicomtesse de Rose, de Vry, de Raffet, de Vaufréland et un grand nombre d'officiers du 16^e chasseurs.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

L'ambassadeur d'Angleterre a quitté hier soir Paris pour se rendre à Cannes, où il va prendre du repos pendant une quinzaine de jours.

Arrivés à Paris et descendus au Langham Hotel : Lady Arthur Butler, la marquise d'Ormonde, Mme Ralph Hickox.

Le comte de Maquillé, maire de Saint-Germain-de-Varville, en aidant des ouvriers à abattre un arbre dans sa propriété, s'est fracturé la jambe droite. Il devra garder la chambre plusieurs semaines.

Le chargé d'affaires de la République argentine et Mme de Dominguez, arrivés à Bruxelles pour le bal de Cour, sont descendus à l'hôtel de Flandre.

La princesse Schachowsky-Gilhoff-Strechneff a quitté Florence pour se rendre à Pise, où elle est attendue au Grand-Hôtel.

La nouvelle, donnée par plusieurs de nos confrères, d'un accident de bicyclette dont l'archiduchesse Stéphanie aurait été victime à Arimar, est dénuée de fondement.

Le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse et du Rhin, frère et belle-sœur de l'impératrice de Russie quitteront Darmstadt après-demain lundi, pour faire un long séjour en Egypte.

CERCLES

Reçu comme membres du Tennis-Club de Paris :

Mme Bartlett, présentée par M. Bertram Binyon et J. Plassard ; M. de Vanbort de Genlis, présenté par M. Chauvy et J. Plassard.

Le Tennis-Club de Paris donnera un handicap interclubs pour les jours gras.

MARIAGES

C'est mercredi prochain qu'on célébrera, à Saint-Hippolyte d'Eylau, le mariage du baron d'Armar, fils du général Lacapelle, avec Mlle Marie de Grandmaison, fille du baron Millin de Grandmaison.

On nous annonce les fiançailles de Mlle Josephine Cornudet, fille de M. Michel Cornudet, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, ancien vice-président de la Compagnie de Lyon, et petite-fille de M. Léon Cornudet, ancien président de section au Conseil d'Etat, avec M. Gustave Lacapelle, capitaine au 1^{er} chasseurs à pied, actuellement à l'Ecole de guerre, fils du général Lacapelle et neveu du contrôleur général Lacapelle, directeur du contrôle au ministère de la guerre, conseiller d'Etat.

M. Géraud, chef adjoint du cabinet du président de la Chambre des députés, épousera prochainement Mlle Millet, fille du greffier en chef du Tribunal de première instance de Périgueux.

Judi prochain on célébrera, à Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage de M. Gaston Sénéchal, vice-président du Conseil de préfecture de Seine-et-Marne, avec Mlle Josephine Reboul, nièce de l'ancien préfet, actuellement directeur des journaux officiels.

Ce même jour on bénira, à Saint-François de Sales, le mariage de M. Théobald de La Béraudie avec Mlle Hélène Vignault, nièce de M. et de Mme Georges Huillard.

On a béni, avant-hier, en l'église de Levallois-Perret, le mariage de Mlle Chantal Bizot, fille du capitaine Bizot, avec M. Albert Lion. Dans l'assistance :

Le général de division baron Baillou, M. H. de Villeneuve, le capitaine Adrian, le capitaine Chiffolle, MM. Millevoy, Namur, Charpillon, Vouiquin, Baignières, de La Grange, P. Moreau, L. Grantrai, Gavignieu, de Rosycki, Simon, etc.

M. l'abbé Carmignot a béni, avant-hier, à Valenciennes, en l'église Notre-Dame, le mariage de Mlle Louise Verdavaine, fille de M. et de Mme Charles Verdavaine, avec M. Paul Serois, fils de M. et de Mme Serois du Watelet.

Les témoins étaient, pour le marié : M. Albert Serois et Henri Diquenot, oncle et cousin; pour la mariée : M. Eugène Verdavaine et Léon Renard, ses oncle et cousin.

La quête a été faite par Mlle Verdavaine, Hazard et de Roissart, accompagnées de MM. Joseph Serois, comte de Pazzi, Paul et René Verdavaine.

A l'issue de la cérémonie, un lunch a été servi dans le bel hôtel de M. et de Mme Verdavaine, merveilleusement décoré.

On vient de célébrer, à Notre-Dame de Rennes, le mariage de la vicomtesse Robert Leschevin de Prévalais, avec Mlle Jenny Guilbert de Govin, fille du sous-intendant militaire de 10^e corps d'armée. Témoins du marié : M. de La Grandière, maire de Rocheservière et conseiller général de la Vendée, son cousin, et M. de Lantivy de Trédion, son oncle; de la mariée : M. Charlier, son oncle, et M. Lefebvre.

La quête a été faite par Mlle Yvonne de Govin, Monique de Coniac, Agnès et Paule Leschevin de Prévalais, accompagnées du vicomte Leschevin de Prévalais, lieutenant au 48^e régiment d'infanterie, du vicomte de Pouliquet du Hailgout, de M. Lefebvre, lieutenant au 10^e dragons, et de M. de Lantivy de Trédion.

En l'église d'Incarville (Eure) on a béni, avant-hier, le mariage de M. Joseph de Coquerneau, fils de M. et de Mme de Coquerneau née de Clairville, avec Mlle Marie Mourier, fille de feu M. Mourier, ancien directeur de l'enseignement secondaire au ministère de l'instruction publique.

La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé de Coquerneau, frère du marié.

Les témoins étaient, pour le marié : M. Henry et Jules de Coquerneau, ses frères; pour la mariée : le baron de Salvagny de Bois-sieu et M. Paul Olivier, ses cousins.

CHARITÉ

La représentation qui devait avoir lieu le 8 février, dans la salle de M. Morel, 8, rue des Marronniers, sous le haut patronage de Mgr l'évêque de Dijon, est remise à une date ultérieure. M. Le Lubez, qui doit chanter le rôle de Joli Gilles, ayant les plus grandes inquiétudes sur la santé de son père.

Mais la représentation aura certainement lieu et ce, à une date qui sera donnée dans les journaux d'ici quelques jours.

Le samedi 25 février on jouera à la salle Hoche, 9, avenue Hoche, le *Filleul de Pompadour*, de Dumas fils, sous le patronage de Mme Aubernon de Nerville, au profit de la caisse d'allocations de l'hôpital Broca (service du docteur Pozzi).

Cette pièce sera jouée par des amateurs et des artistes.

Les billets sont au prix de 20 francs. On en trouvera chez Mme Aubernon de Nerville, 4, rue Montchanin.

DEUIL

Nous apprenons la mort : — Du contre-amiral marquis de Fayolle, commandeur de la Légion d'honneur, décédé avant-hier au château de Châteaufort (Dordogne), à l'âge de 83 ans. Le défunt, en retraite depuis 1871, était conseiller municipal de Langeais depuis vingt-cinq ans; — Du général russe Mirsky, décédé à Niël; — Du prince Laurent Altieri, décédé à Lucques à l'âge de 69 ans. Second fils du prince Clément Altieri et de la princesse Vittoria Boncompagni-Ludovisi de Piombino, il avait épousé la princesse Olga Cantacuzène dont il laisse une fille mariée au comte Jérôme de Codrigo; — Du docteur Guiffard, médecin chef honoraire des hôpitaux de Cherbourg, décédé en cette ville à l'âge de 73 ans; — De Mme Herclat, femme du receveur de la Caisse d'épargne de Cherbourg, décédée en cette ville à l'âge de 70 ans; — De Mme Elise Hohenhausen, auteur de plusieurs romans, décédée à Berlin à l'âge de 87 ans; — De Mme Morin née Boissau de Sazanay (Marcel).

Veuve du colonel Morin, elle était la sœur du général Boissonnet et la belle-mère du général Chambert.

Le prince Philippe de Saxe-Cobourg et Gotha et son fils le prince Léopold, arrivés hier à Sofia, ont été reçus par le prince Ferdinand, qui s'est jeté, en pleurant, dans les bras de son frère aîné.

Le Sultan a envoyé un représentant spécial avec une lettre autographe pour le prince de Bulgarie.

Le roi de Roumanie sera représenté aux obsèques de la princesse par un délégué spécial.

Hier, dans l'après-midi, les membres du corps diplomatique, le maire de Sofia, les anciens et les nouveaux ministres et les généraux et officiers de la garnison de Sofia ont défilé devant le corps de la princesse qui, dans un cercueil de métal ouvert, est exposé sur un lit de parade, au milieu d'une profusion de fleurs. Habillée de blanc, elle porte sur la tête la couronne princière; dans les mains croisées un chapelet.

Tout le palais est tendu de noir.

Mgr Menini a dit hier une messe de Requiem en présence des princes Ferdinand, Philippe et Léopold.

La Cour d'Autriche, à partir d'aujourd'hui, prend un deuil de huit jours.

Ferrari.

A l'Etranger

NOUVELLES

ANGLETERRE

SIR WILLIAM HARCOURT A CANNES. Londres, 3 février. — La *Press Association* annonce que sir William Harcourt partira demain pour le midi de la France, et passera quelques temps d'abord à Cannes.

DISCOURS DE LORD JAMES DE HEREFORD. Londres, 3 février. — Dans un discours qu'il a prononcé ce soir, à Huddersfield, lord James de Hereford a dit que si M. Morley avait parlé trois mois plus tôt l'Angleterre ne jouirait pas de la paix à l'heure actuelle, parce qu'il aurait fait croire aux Français que les Anglais n'étaient pas unis.

La France, dit-il plus loin, l'heure, commence à reconnaître que nous ne sommes pas égoïstes. Les bases d'une paix qui durera pendant plusieurs générations ont été posées.

En terminant, l'orateur dit que le parti libéral unioniste, auquel il appartient, poursuivra tranquillement sa route sans se laisser entraver par les préjugés ou par les intérêts de classes.

ALLEMAGNE

Berlin, 3 février. — La Commission du Reichstag a décidé, à l'unanimité, d'accorder l'autorisation des poursuites contre le député socialiste Schmidt, sur la demande même de celui-ci.

M. Schmidt s'est déclaré l'auteur de l'article qui valut au rédacteur responsable, M. Muller, une condamnation pour lèse-majesté.

Selon le *Tagblatt* toutes les manufactures d'armes à feu fabriquent actuellement un nouveau fusil à magasin.

ITALIE

LE PAPE ET LE CARDINAL RICARD. Rome, 3 février. — On a remarqué, au Vatican, le caractère particulièrement bienveillant de l'accueil fait par Léon XIII au cardinal Richard, durant sa visite ad limina. Le Saint-Père a voulu voir encore Son Eminence le jour de son départ et l'a retenu plus d'une heure, laissant voir le grand intérêt qu'il prend à tout ce qui se passe en France.

Je crois savoir que le Pape a entretenu le cardinal de sa lettre sur l'Immaculée, prouvant ainsi combien il le tenait en haute estime.

Assez insidieusement, les journaux allemands ont publié que, durant son séjour à Rome, le cardinal Richard s'était occupé du futur Concile. Permettez-moi de démentir cette nouvelle; ce qui ont eu l'occasion de parler avec l'archevêque de Paris l'ont entretenu de la question du Concile, mais non seulement d'offenser Léon XIII, mais encore les excommunications lancées par le pape Symmaque du cinquième siècle contre ceux qui, du vivant d'un pape, s'occupent de son successeur.

M. Poubelle présentera ses lettres de rappel le 8 de ce mois. Le Saint-Père a fixé cette date, désignant le voir encore la veille assister, comme ambassadeur, à la cérémonie de la chapelle Sixtine pour l'anniversaire de la mort de Pie IX. — FÉLIX II.

L'AMNISTIE REPOUSSEE

Rome, 3 février. — A la suite d'une longue discussion, la Chambre a rejeté la proposition de la Commission sur les élections proposant de déclarer vacants un collège de Milan, un à Ravenne et d'autres, l'ordre du jour de M. Riccio a été voté. Il dit que la Chambre approuve les conclusions de la Commission sur les élections.

BELGIQUE

LE ROI DES BELGES ET M. CECIL RHODES. Bruxelles, 3 février. — M. Cecil Rhodes, venant de Londres, et se rendant en Egypte, est arrivé hier soir à Bruxelles. Aujourd'hui M. Rhodes a offert un déjeuner de vingt-cinq couverts en l'honneur de celui qu'on a surnommé « le Roi de l'Afrique du Sud ». Après le déjeuner, auquel assistaient notamment le ministre d'Angleterre, le colonel Wahis, ancien gouverneur général du Congo; le lieutenant-colonel Thys, administrateur général du chemin de fer du Congo, Léopold II s'est longuement entretenu avec M. Cecil Rhodes.

On assure que la visite de ce dernier au souverain indépendant de l'Etat du Congo se rapporte à la question de Fachoda.

Le traité conclu par l'Etat du Congo avec l'Angleterre en 1891, et qui doit être abandonné par suite de l'opposition de la France, contenait en effet deux clauses qui se rapportaient directement à l'œuvre de M. Cecil Rhodes :

1^{re} La cession d'une bande de territoire de vingt-cinq kilomètres de large, allant du nord du Tanganyika à l'Ouganda anglais, et d'un port au sud du Tanganyika, le tout en prévision du fameux chemin de fer transafricain et du service de vapeurs britanniques qui doit le compléter;

2^e Le droit pour l'Angleterre d'établir et d'exploiter sur le territoire de l'Etat indépendant du Congo une ligne télégraphique reliant l'Egypte à l'Afrique australe. — LE MAIRE.

ÉTATS-UNIS

Washington, 3 février. — Non seulement les officiers mais encore les troupes ont été vaccinés contre la petite vérole. Douze médecins sont occupés depuis plusieurs semaines à vacciner les indigènes. La proportion des malades parmi les troupes est de 9/10; mais la plupart sont légèrement atteints.

La cession du commerce de la Chambre à la décade d'entre un rapport favorable au projet du canal de Nicaragua, dû à M. Hepburn, avec certains amendements, au lieu du projet Morgan adopté par le Sénat.

Les principaux amendements introduits par la Commission sont les suivants :

Le président est autorisé à acheter aux gouvernements du Nicaragua et de Costa-Rica les territoires nécessaires pour le paiement du canal, et à procéder ensuite à sa construction.

Une somme de 415,000,000 de dollars est allouée pour cet objet.

Un article tendant à autoriser le gouvernement à acquérir la propriété, la juridiction et la souvraineté du canal, a été rejeté.

Le Congrès a voté une loi nommant des trois secrétaires aux ambassades de Paris, de Londres et de Berlin.

Le cabinet a examiné aujourd'hui le cas du général Miles. On croit que le général sera déféré à une Commission d'enquête.

NOTRE

PAGE MUSICALE

Les Concerts-Colonne nous offriront demain une première musicale dont on dit le plus grand bien dans les milieux artistiques et mondains, et dont se sont enthousiasmés ceux qu'il ont entendus l'autre jour à Monte-Carlo.

Il s'agit d'un *Concerto* de ce jeune et remarquable pianiste qu'est M. Léon Delafosse.

Pianiste, avons-nous dit; nous devrions ajouter compositeur, car tout en continuant à interpréter avec la même passion et avec le même talent que jadis, Beethoven, Bach, Schumann et Chopin, M. Delafosse a établi, depuis quelques années, sa réputation de compositeur, en écrivant d'exquises mélodies, d'un coloris, pourrions-nous dire, singulièrement attirant et d'une grâce pleine de distinction.

Nous avons eu l'occasion d'en publier plusieurs déjà, et nous profitons de l'actualité que suggère l'audition de demain pour déceler de son tout récent recueil : *Mandolines à la Passante*, que publie l'éditeur Heugel, cette mélodie si joliment conçue : *Une voix chante dans nos cœurs*.

Elle est simple, elle est limpide, et ça et là des modulations qui sont des trouvailles et qui trahissent la profondeur et délicate sensibilité de l'artiste.

René Lara.

VIENT DE PARAÎTRE

A lire dans le 5^e numéro des *Lectures pour Tous*, entre autres articles, une intéressante étude sur le Prince de Bismarck, par M. Talmeyr, et les péripéties étonnantes du voyage de Savage Landor « Aux Régions interdites ».

Notre Service de Librairie reçoit les abonnements aux *Lectures pour Tous*.

REVUE DES JOURNAUX

M. Quesnay de Beaurepaire a publié hier matin dans l'*Echo de Paris* l'article suivant, que nous reproduisons en extenso, sans commentaire :

L'enquête a été interrompue par ordre, j'en suis convaincu. La Commission des journaux n'a pas eu le temps matériel de procéder aux vérifications que j'avais réclamées dans ma déposition. Par exemple, j'avais déposé une lettre fort grave qui s'appliquait à M. le conseiller Dumas. Elle contenait une odieuse calomnie ou une révélation décisive, donc le contrôle s'imposait; on me avait formellement promis qu'elle serait lue.

J'avais, d'autre part, fourni des indications précises sur les relations inavouées de M. Dumas et du président de la Chambre criminelle avec M. Leblois et autres meneurs du Syndicat, et j'avais déposé trois lettres à l'appui de mon dire. La Préfecture de police seule pouvait faire les constatations nécessaires; cette partie importante de l'enquête a été arrêtée.

Ma déposition avait porté sur des actes relatifs à M. Loew, Bard et Dumas, et j'avais signalé des apartés au moins suspects tenus entre le témoin Picquart et un magistrat en robe. J'ignorais auquel de ces messieurs pouvait s'appliquer cette partie de mon témoignage. L'enquête a été arrêtée, et il n'y a eu aucun des trois, mais bien d'un quatrième membre de la majorité de la Chambre criminelle, résultat piquant qui prouve le bien fondé des soupçons que cette Chambre inspire.

L'enquête, j'en ai la complète certitude, a démontré que durant toute l'instruction le groupe de MM. Loew, Bard et Dumas a traité avec une impatience et une animosité marquées les témoins respectables qui contenaient son système, tandis qu'elle comblait d'égards et de témoignages de sympathie tous les témoins, même les témoins désqualifiés, qui se montraient favorables à Dreyfus. Les uns troublaient le cours des dépositions par leurs exclamations blessantes; M. Dumas, à un moment très intéressant, se leva et, les mains dans ses poches, marcha vers le témoin en le gourmandant.

M. Dupuy et M. Lebret déclarent qu'une pareille instruction n'est pas suspecte et que de pareils magistrats sont selon leur cœur? Soit; mais, pour quiconque connaît la Cour de cassation, cette façon de rendre la justice est sans précédent dans nos annales.

Croyez qu'il y a bien d'autres choses encore dans l'enquête; croyez aussi qu'en aurais su encore davantage si nos maîtres ne l'ont pas fait clore brusquement. Pour ne parler que de moi, j'ai reçu hier encore la révélation de faits nouveaux qui sont, à mes yeux, monstrueux. Je vais les raconter ici, et j'offre d'en administrer la preuve par témoins, si l'on consent à rouvrir l'enquête pendant vingt-quatre heures.

Voici le premier fait : Comme l'instruction avait pour objectif unique la proclamation de l'innocence de Dreyfus, on a été très embarrassé de la déposition Lebrun-Renaud. Mettre ce témoin en suspicion, c'était le réactif indiqué. En conséquence, M. Meunier, procureur général, a écrit au président de la Cour de cassation : « Je vous prie de me donner des renseignements sur ce personnage. » Cela, paraît-il, ne réussit pas, et l'on se préoccupa alors de la recherche de faux témoins. J'ignore absolument le nom des instigateurs. Deux soldats de la garde républicaine avaient escorté Dreyfus lors de sa dégradation. L'un d'eux a été nommé officier : « Je vous prie de me donner des renseignements sur ce personnage. » Cela, paraît-il, ne réussit pas, et l'on se préoccupa alors de la recherche de faux témoins. J'ignore absolument le nom des instigateurs. Deux soldats de la garde républicaine avaient escorté Dreyfus lors de sa dégradation. L'un d'eux a été nommé officier : « Je vous prie de me donner des renseignements sur ce personnage. » Cela, paraît-il, ne réussit pas

les petits est détestable. On voit les travailleurs crever de misère pendant que ceux qui les volent naissent dans la richesse.

J'ai dénoncé la spéculation sur les sulfates de cuivre : il y a une hausse exagérée. Que le gouvernement s'informe auprès des maisons sérieuses, il se convaincra que la hausse ne provient ni de l'offre ni de la demande, mais uniquement de l'accaparement.

J'ai jeté un cri d'alarme. Il serait bon que le gouvernement prit des mesures pour que ce brave mouton, qui s'appelle le paysan français, ne devienne pas un jour un mouton enragé. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

Avec le sulfate de cuivre, M. Lebret n'était pas tout à fait sur son terrain ; il est probable qu'on n'en met pas, en guise de sucre, dans les grogs de la Cour de cassation ; on n'en met que dans les enquêtes. Le garde des sceaux n'en a pas moins opposé aux déclarations de M. Lasies des raisons qui, jusqu'à plus ample information, paraissent bonnes.

M. Lebret, garde des sceaux. — La hausse qui s'est produite sur le sulfate de cuivre et qui a été constatée, répond à un phénomène économique qui échappe à notre action directe. Elle a toujours suivi le cours même du cuivre, dont le marché n'est pas non plus en France. De 1896 à aujourd'hui, les prix comparatifs des deux produits démontrent une parfaite correspondance entre les deux cours, et l'écart correspondant aux profits accrus, soies qui entrent dans la fabrication du sulfate de cuivre, reste à peu près constant.

Le prix du sulfate de cuivre est donc normal, puisqu'il concorde avec le prix de la matière principale qui est le cuivre. On dira que ce n'est là que déplacer la question, et que si c'est le cuivre qui est l'objet d'un accaparement, c'est celui-là qu'il faut empêcher, et non celui-ci qui est fixé par les marchés d'Amérique. Des renseignements nous ont appris, en effet, que l'industrie du cuivre est, en Amérique, entre les mains de syndicats puissants.

À côté de ces faits, il y a des causes naturelles à la hausse du cuivre, c'est l'augmentation de plus en plus grande de ce métal dans certaines industries, notamment par suite du développement des lignes téléphoniques. On espère qu'on pourra prochainement remplacer le cuivre, dans certains usages qu'on en fait, par d'autres métaux, comme l'aluminium. Si on réussit dans cette voie, il s'en suivra forcément une modération dans l'ascension du prix du cuivre.

Donc, à l'heure actuelle, la hausse dont on se plaint a des causes naturelles. Mais si, à côté, il y a des causes coupables, je les rechercherai et je n'hésiterai pas à faire appliquer l'article 419. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

La Chambre paraissant satisfaite des explications de M. Lebret, M. Narbonne a insisté pour transformer la question en interpellation. On l'a renvoyé aux calendes grecques — c'est-à-dire après le vote du budget. Il est certain que cela dépassera les idées de mars.

On est revenu ensuite à cette interminable série des travaux publics. M. Millerand a appelé l'attention de la Chambre sur un règlement nouveau qui, suivant lui, aurait pour résultat de supprimer le concours dans le recrutement des inspecteurs de l'exploitation commerciale des chemins de fer.

M. Krantz a répondu qu'il n'avait jamais nourri ce noir dessein. M. Krantz paraît convaincu, comme M. Millerand, que la suppression du concours ouvrirait les portes à toutes les grandes et faibles capacités. À première vue, on serait tenté de le croire, mais une longue expérience m'a été, sur les concours administratifs, une partie de mes illusions.

Ces concours-là, c'est comme l'adjudication en matière de grands travaux ; trois fois sur quatre, une blague ! Mais le principe est sauve.

J'arrive à ce fameux chapitre 19 — Personnel des contrôleurs-comptables. Sur lequel on s'est chicané de trois heures à six, pour arriver à aucun résultat.

M. Paschal Grousset a commencé par demander qu'à cette dénomination de contrôleurs-comptables fut substituée celle de contrôleurs des comptes. Soit que cette distinction ait paru subtile, soit qu'au contraire la Chambre ait jugé, comme le ministre, qu'elle avait une portée incalculable. M. Paschal Grousset n'a pas obtenu la satisfaction, en apparence modeste, que les intéressés sollicitaient par sa voix.

Mais alors sont venues les grosses affaires. M. Pourquery a réclamé, en faveur de ces fonctionnaires, une augmentation de 67.000 francs. M. Ferrière, plus discret, s'est réduit à 20.000 ; mais pourquoi une augmentation ? Pour les mobiliser, pour leur permettre de faire des tournées, pour faciliter — et rémunérer — leur circulation sur tous les réseaux. Il paraît qu'ils ne circulent pas et que, par conséquent, ils ne contrôlent guère.

Le contrôle ! C'est le dada de M. Bourrat, qui a une terrible dent contre les grandes compagnies de chemins de fer. J'ignore ce qu'elles lui ont fait ; mais il saute aux yeux qu'il leur en veut à mort. Quand il agisse contre elles ses moustaches gauloises qui le font ressembler à un Vercingétorix brun, on sent ce que peut être la colère — sans doute légitime — d'un ancien conducteur de ponts et chaussées. Contrôlez ! contrôlez ! Il en restera toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une interpellation à la tribune. C'est le cri de guerre de M. Bourrat.

Il a prononcé un long discours, ou plutôt un formidable réquisitoire annuel, qui sortait sensiblement du cadre limité par le chapitre 19.

M. Bourrat. — De tout cela, on déduit dans le public que le ministère des travaux publics est la succursale des grandes compagnies, qu'il considère le réseau des six grandes compagnies comme le réseau ami et le réseau de l'Etat comme le réseau ennemi. (Applaudissements à gauche.) J'ai la conviction que le ministre des travaux publics et le nouveau directeur des chemins de fer s'attachent, par leurs actes, à détruire cette impression. (Très bien ! très bien !)

Il m'apparaît qu'on ne se rend pas un compte très exact de la fonction que doivent remplir les contrôleurs-comptables.

Sur les 63 contrôleurs-comptables en question, sur les 20 contrôleurs qui sont à Paris, il en est 10 qui remplissent les fonctions de chefs de bureau et qui ne font aucune tournée.

L'arrêté qui a institué les contrôleurs-comptables porte qu'ils doivent se rendre à l'improviste dans les bureaux des Compagnies. Comment concilier des mesures aussi contradictoires ?

Parlant de là, M. Bourrat a dressé une liste de ceux que les contrôleurs-comptables doivent contrôler et compter. Il y en a long ! Je ne vous infligerai pas le supplice d'entrer dans le détail. On y constate seulement qu'il y a des fautes, au ministère des travaux publics comme ailleurs, et que des rapports plus ou moins confidentiels glissent facilement dans la main des députés.

M. Bourrat en a tiré bon parti. Il a signalé des abus de paperasserie criants,

et même coassants, comme vous l'allez voir :

M. Bourrat. — Je passe à un autre ordre d'idées. On dit souvent que les Compagnies exploitent à moins de frais que l'Etat. Voici un fait qui prouve le contraire.

Parmi les documents que j'ai pu me procurer, voici une dépêche du 1er octobre 1898, des compagnies françaises aux chefs de gare, au sujet de la classification des tarifs de dix marchandises. Le 1er janvier 1899, nouvelle circulaire identique à la première, sauf qu'on y avait ajouté une onzième marchandise. Vous n'imaginez pas quelle est cette marchandise. Il s'agit de cuisses de grenouilles. (Hilarité.)

Je me suis demandé si on expédiait en France plusieurs centaines de tonnes de cuisses de grenouilles pour justifier une palette débauchée d'imprimés. (Très bien ! très bien !)

J'ai cité ce fait pour détruire la légende de l'exploitation économique par les compagnies.

Tant de circulaires pour des cuisses de grenouilles ! Cela fait penser au fameux refrain d'Aristophane, *Brèkèkèkè, coax, coax* ! Mais quant à nous persuader que les compagnies, même grenouillères, ont une exploitation moins économique — plus chère en d'autres termes — que celle de l'Etat, il faut que M. Bourrat en perde l'espoir. De récentes statistiques nous ont renseignées.

Le ministre a déclaré que les choses ne se passaient point en famille, comme le prétendait son contradicteur, et que tous les comptes étaient soigneusement vérifiés. Toutefois, il a accepté une augmentation de dix mille francs pour permettre un examen encore plus minutieux et plus fréquent. On contrôlera, on vérifiera, on se promènera tous les jours sur toutes les lignes, on embêtera les chefs de gare, qui ont autre chose à faire, et j'attends tous ces intrépides enquêteurs au premier accident.

La séance a fini par une petite victoire de M. Bussière qui, jaloux des lauriers de M. Montaut, a obtenu deux sous de plus, par jour, pour les cantonniers. C'est une bagatelle de 321.200 francs. Mais à quoi bon payer les cantonniers si on n'entretient pas les routes ? Il faut de l'argent pour les ouvriers, mais il en faut aussi pour les travaux. M. Aimond l'a dit, et M. Aimond a du bon sens. On l'a fort applaudi ; mais pas de galette !

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

M. Monis interpelle sur l'application de la loi du 16 décembre 1897, ou plutôt de son article 10. Il soutient que la Régie le fausse dans son application, embrouille tout avec ses circulaires et tend des pièges aux dissidents et entrepreneurs, qui deviennent ses victimes.

Elle leur laisse supposer qu'une situation provisoire, dont ils ne semblaient pas se plaindre, durera longtemps — comme il arrive presque toujours en France ; — puis, sans crier gare, elle va jusqu'au bout de son droit. M. Monis conclut en ces termes : « Il importe à l'honneur et à la dignité de l'Etat de réparer cette faute ; c'est aussi son intérêt. »

Le ministre des finances répond que la Régie agit dans la plénitude de ses droits. Il n'y a eu ni surprise ni piège, et ceux qui réclament n'ont d'autre but que d'ajourner d'un an l'application de la loi.

Mais M. Lecour-Grandmaison vient à la rescousse et produit des arguments, des preuves, d'où il résulte que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des régies. M. Monis donne un nouvel assaut, puis dépose cet ordre du jour :

Le Sénat, réservant les points de droit et confiant dans l'égout du gouvernement, passe à l'ordre du jour.

Le ministre des finances. — Je ne puis pas accepter cet ordre du jour.

L'ordre du jour, mis aux voix, est néanmoins adopté.

Le Sénat vote ensuite, après déclaration d'urgence, l'article unique du projet modifiant le tableau A du tarif général des douanes (tissus de soie pure).

P. B.

Autour des Chambres

L'affaire

La Commission de révision ne s'est pas réunie officiellement ; mais elle s'est réunie officieusement. Elle a conféré avec le président du Conseil et le garde des sceaux, et l'on prévoit qu'elle tiendra aujourd'hui une séance importante et agitée. Les ministres lui ont laissé entendre qu'elle allait recevoir communication du supplément d'enquête.

L'interpellation prévue n'a pas eu lieu ; mais nous avons eu la démarche de M. Georges Berry. Le président du Conseil étant retenu par des occupations plus importantes, il a dû se contenter d'une conversation avec le sous-secrétaire d'Etat, M. Légrand, le plus aimable des hommes.

Une note officieuse, communiquée par l'Agence Havas, nous apprend qu'il a calmé les craintes que causait à M. Georges Berry un retard possible du débat sur le projet de dessaisissement de la Chambre criminelle. M. Jules Légrand est convaincu que la discussion pourra s'ouvrir au début de la semaine prochaine.

M. Georges Berry en semble moins certain ; il déclare que si la Commission n'est pas prête mardi prochain, il saura la contraindre à expédier plus rapidement sa besogne, et il aime à croire que cette menace produira son effet. Au besoin, il exigera de M. Charles Dupuy un bon coup d'épaulé et, si le rapporteur lanterne, on se passera de son rapport. Rien n'est plus simple.

M. Georges Berry ajoute qu'il tient de M. Jules Légrand que le ministère maintiendra son projet sans admettre aucune modification ni dans le fond ni dans la forme.

Il n'en demande pas davantage ; quant à la Commission, il en fait son affaire. Il dit, en parlant d'elle, ce que Puget disait du marbre : « Elle tremble devant moi ! »

Paul Boq.

La Commission de l'armée a entendu les députés algériens qui protestent, avec beaucoup de force et d'ensemble, contre l'application du service de trois ans aux conscrits de leur colonie.

Il en résulterait, disent-ils, une diminution des naissances et une pénurie de bras pour l'agriculture ; sans compter que les jeunes conscrits, séduits par les plaisirs faciles des villes

de garnison, éprouveraient une répugnance invincible à repasser la Méditerranée.

On leur a fait remarquer que ces arguments sont précisément ceux que produisent, en France, les adversaires du service de trois ans. Nos paysans, comme les colons, peuvent les invoquer.

La Commission de l'enseignement continue à entendre des conférences très bien faites sur les études classiques, le baccalauréat, la réorganisation de l'enseignement moderne, l'interior. Des hommes très compétents ont dit là-dessus des choses intéressantes et contradictoires. On agit beaucoup d'idées, sans que, de leur choc, jaillisse une éclatante lumière.

Salon du Figaro

Des qu'elle fut ouverte, l'Exposition, organisée au Salon du Figaro, d'œuvres de Trouillebert et de Louis Carrier-Belleuse a attiré l'attention des amateurs d'art délicat.

Trouillebert, on le sait, est un vétéran de la palette ; il partage son travail entre le paysage tout enveloppé d'atmosphère calme et rafraîchi par quelque cours d'eau, et la figure nue, dont il sait exprimer les caprices de ligne et la séduction des formes. Il joint à une science approfondie de son métier de peintre, une onction sincère où se révèle l'artiste ; et plusieurs de ses tableaux sont vraiment d'exquis morceaux de collection.

M. Louis Carrier-Belleuse, qui porte un nom célèbre, a su créer une personnalité comme statuaire et comme décorateur. Très au courant des nécessités de la céramique, il a prouvé, en des pièces de haut goût, qu'il avait le sens de la décoration moderne, et il a continué, en les faisant progresser comme il convient, une tradition dont, mieux que tout autre, il a connu l'origine. Mais à côté de ses majoliques et de ses grès, on remarquera — et on y applaudira — tout une série de terres cuites et de figures en marbre, d'un beau caractère et d'une jolie élégance.

L'Exposition vaut donc d'être visitée, d'autant que les œuvres des deux excellents artistes ne resteront réunies, au Salon du Figaro, que jusqu'au 18 février.

DANS LA MARINE

M. le contre-amiral de Courtille est promu vice-amiral, en remplacement du vice-amiral Parryon, admis au cadre de réserve.

On se souvient que le nouveau vice-amiral a commandé la 2^e division de l'escadre du Nord, et que c'est en cette qualité qu'il alla, d'abord à Portsmouth, puis au *Pothuau*, lors du jubilé de la reine Victoria, ensuite en Russie pour y conduire M. Félix Faure.

Sa nomination sera fort bien accueillie dans la marine où il a la réputation méritée d'un officier solide, payant volontiers de sa personne. Il a cinquante-neuf ans, étant né le 7 janvier 1840, ce qui lui donne encore six années à demeurer dans le cadre d'activité.

Sa place de contre-amiral est donnée à M. le capitaine de vaisseau Besson, qui est lui aussi un officier de mérite, ayant une belle carrière de navigation lointaine. Il a récemment commandé l'*Iplogénie*, frégate-école des aspirants. Son âge : cinquante-six ans.

Le ministre de la marine vient de créer deux nouveaux postes d'attaché naval, l'un au Japon, qui est confié à M. le lieutenant de vaisseau Boissière, l'autre aux Etats-Unis où sera envoyé M. le lieutenant de vaisseau de Farmon de Lafajolle.

L'importance de plus en plus grande qu'on prise déjà et que prendront encore les deux marines du Japon et des Etats-Unis justifiait cette mesure. D'autant mieux que les Japonais, tout comme les Américains, ce qui est assez curieux, sont des novateurs hardis en fait de marine. Il y aura grand intérêt à suivre de près leurs études et leurs progrès.

Ajoutons que des officiers de marine japonais et américains sont depuis longtemps attachés à leur ambassade à Paris.

Il faut revenir sur la décision qui a envoyé à Bizerte le capitaine de vaisseau Ponty, comme commandant de la marine, avec des attributions fort étendues.

C'est, à n'en pas douter, le commencement d'une série de mesures qui aboutiront à donner à la question de la défense des côtes une solution conforme à la logique et au bon sens. En rapprochant cette nomination du projet de loi récemment déposé, sur l'utilisation des inscrits maritimes dans les batteries de côte, on voit clairement que M. Lockroy, pour le plus grand profit du pays, prépare l'organisation qui confiera à la marine la défense du littoral.

Marc Landry.

La Reine des Reines

Peut-être trouvera-t-on que, en ce temps de République, les manifestations de la monarchie deviennent excessives. Pourtant, on devait s'attendre, en voyant nommer tant de Reines, à ce que l'une d'elles eût une couronne plus belle que les autres.

Dans la vaste salle du café des Enfants de Paris, le Comité des Halles et Marchés a présenté hier, à dix heures du soir, aux sociétaires des quatre grands marchés de Paris — ceux du Temple, des quartiers Saint-Germain, Lenoir et des Halles — la Reine des Reines.

Le Comité peut se vanter d'avoir donné de rudes leçons à nos gouvernants. Nous avons annoncé hier la nomination d'une Reine — dissidente, la Reine des Gueux.

Des dissidents ? Il n'en faut pas. Le Comité ne les reconnaît point. Il n'admet aux Halles qu'une seule Société : « La Renaissance ». Les Gueux n'en rentrent pas ici ! Voilà comme on gouverne.

De même, on sait que les ministres ne tombent que parce qu'il y a des députés ou des sénateurs tout prêts à leur succéder.

Point de pareilles mœurs dans les Halles et Marchés. Là, nulle conspiration ne sera possible. On a éteint toutes les ambitions à l'aide d'un procédé qui serait joliment agréable à nos représentants : le roulement.

Les Halles et Marchés fournissent tout à tout, l'un après l'autre, la Reine des Reines.

Cette année, c'est le tour du Temple.

Aussi est-ce rue du Temple, devant le square jadis célèbre, que l'élu du marché du Temple, Mlle Charlotte Proisy, marchande de confections, âgée de dix-neuf ans, a été solennellement présentée en sa neuve robe bleue à tous les sociétaires.

Décor : un piano. Devant celui-ci une table, le long de laquelle sont assis le président, la présidente, leurs assesseurs. A deux mètres de la table, sur la même rangée, quatre chaises.

Le président appelle d'abord les reines des marchés Lenoir, Saint-Germain et des Halles. Elles prennent place sur les chaises de gauche.

Il appelle la Reine des Reines. Elle vient s'asseoir sur la chaise de droite. Derrière elle se placent, pendant qu'on joue l'hymne de Rouget de L'Isle, ses quatre demoiselles d'honneur, une par marché. On applaudit. On vient déposer devant Mlle Charlotte Proisy de merveilleuses corbeilles de fleurs.

La charmante présidente du Temple, Mme Delforge, qui alanguie bien pendue, félicite non seulement la Reine des Reines, mais encore toutes les majestés. Mlle Proisy, qui sera le jour de la Mi-Carême traînée par six chevaux blancs, remercie l'assemblée.

Le directeur des magasins du Pont-Neuf, probablement en mémoire d'Henri IV, vient offrir à la Reine des Reines une robe royale et des bijoux. On lui présente un bouquet. Il trinque avec Mlle Proisy qui, elle, ô poésie ! boit de la menthe.

Et tout le monde crie : « Vive la Reine des Reines ! » avec d'autant plus d'enthousiasme que nous sommes, vous le savez, en République.

Charles Chincholle.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les misères recommandées par le Figaro :

Une abonnée M. G. (pour les familles Berlioz et Videlin), 5 francs. — Olga et Armand (pour ces mêmes familles), 40 francs. Total : 45 francs.

UN TAMPONNEMENT

Un grave accident qui, sans le sang-froid et la présence d'esprit du mécanicien, aurait pu prendre les proportions d'une catastrophe, est arrivé, hier matin, sur la ligne du chemin de fer de ceinture, entre les gares de Courcelles et de l'avenue de Clichy, à la hauteur de l'intersection de la rue Saussure et du boulevard Bessière.

Le train circulaire n° 228, remorqué par la locomotive 35-96, avait quitté la station de Courcelles à neuf heures quarante-neuf minutes. Sous le pont Berthier, la fumée produite par la locomotive était tellement intense que ni le mécanicien, M. Leriche, ni le chauffeur, M. Lechel, ne virent que le convoi s'était engagé sur une voie où étaient garées onze voitures de matériel divers.

Quand la fumée fut dissipée, le mécanicien s'aperçut de la fausse direction imprimée à son train, il serra rapidement les freins et renversa la vapeur, cherchant à atténuer ainsi le choc qui allait se produire et qu'il n'était plus en son pouvoir d'éviter.

Fort heureusement, la vitesse était assez modérée. Néanmoins, la locomotive 35-96 vint tamponner avec une certaine violence les wagons garés qu'elle poussa sur un bûcher qui fut culbuté. Deux de ces wagons furent brisés, et la machine, le fourgon du train tamponné et une voiture de seconde classe venant à la suite et remplie de voyageurs furent en partie démolis.

La collision s'était à peine produite que des cris de douleur et d'épouvante partaient de cette voiture, alors que les voyageurs qui n'étaient pas blessés sautaient sur la voie, s'enfuyaient éperdus. Ce fut, pendant quelques minutes, un désarroi inséparable.

Le chef de la gare de Courcelles, prévenu par les cris des victimes et par le bruit produit par l'écrasement des wagons vidés, accourut avec son personnel. Il organisa immédiatement les secours, secondé par MM. les docteurs Pertat et André, qui s'empressèrent auprès des blessés. Ils étaient au nombre de quatorze.

Voici leurs noms :

M. Emile Cribier, âgé de trente-cinq ans, plombier, demeurant 49, rue des Poissonniers. Il avait la hanche déboîlée et se plaignait de douleurs internes. Il a été transporté à l'hôpital Beaujon dans une ambulance.

M. Henri Ninin, employé, 17, rue des Aubépines, à Colombes. Blessure à la jambe gauche. Contusions multiples.

M. Jeantillon, 40, rue du Jourdain, à Paris. Blessé à la poitrine.

M. Genon, rue de la Pompe, à Passy. Blessures à la tête et à l'épaule droite.

M. Jambou, 10, rue de l'Abbaye-Groult, 21. Contusions sur diverses parties du corps.

M. et Mme Théry, 50, rue d'Asnières, à Ville-neuve-la-Garenne. Douleurs dans les reins et dans la tête.

Mme Lebocher, 204, avenue du Maine. Lésions internes dans la poitrine et dans le dos.

M. Rayet, rue Lemaître, 13, au Point-du-Jour. Nombreuses contusions.

Mme Joly et son fils, Henri, rue de Cormeilles, à Levallois-Perret. Ecchymoses à la cuisse gauche et à la mâchoire.

M. Guerra, 85, rue de la Pompe, à Passy. Blessures légères à la poitrine.

M. Borgetta, brigadier, 12, rue Lebois-Rouillon. Contusions multiples.

Et enfin, M. Louis Collignon, 9, rue de la Bièvre, à Colombes. Blessé aux reins et au ventre.

Toutes ces personnes, sauf, comme nous l'avons dit plus haut, M. Cribier, ont pu regagner leurs domiciles respectifs, après avoir été toutefois pansés sur place par les docteurs Pertat et André.

Le mécanicien et le chauffeur en ont été quittes pour une forte émotion, mais M. Moussu, chef du train 228, a été blessé plus grièvement à la tête.

Aussitôt que la nouvelle du tamponnement eut été télégraphiée à la gare Saint-Lazare, M. Dubois, le directeur de la Compagnie, est venu commencer une enquête avec les ingénieurs de l'Etat.

Il semble établi, dès à présent, que l'accident est dû à la rupture de la tige de commande de l'aiguille placée à l'entrée du pont Berthier.

Nous avons fait prendre, dans la soirée, des nouvelles de M. Emile Cribier et on nous a répondu que son état était, pour le moment, aussi satisfaisant que possible.

LE FEU

Un incendie considérable a détruit, hier, complètement, la fabrique de cartonnages située, 40, avenue Saint-Rémy, dans la circonscription Sud de Saint-Denis.

Cette fabrique appartenait à M. Bloch, demeurant à Paris, 55, rue de Prony ; la locataire en est Mme Henry, née Dufresne, et le directeur des travaux M. Henry, son mari.

Les ateliers, d'une superficie de soixante mètres de longueur sur quinze de largeur, occupaient une centaine d'ouvriers.

À deux heures vingt minutes, une dame Monnier, travaillant au premier étage du bâtiment d'exploitation, située au-dessus du rez-de-chaussée où est installée la grande machine à vapeur produisant la force motrice et, au-dessous d'une immense pièce où sont accumulées de grandes quantités de papiers compressés, vit sortir de ce dernier endroit une épaisse fumée, puis un jet de flammes.

Elle donna aussitôt l'alarme, et bientôt, dans tout Saint-Denis, les clairons sonnèrent la générale.

M. D'Homme, commissaire de police, immédiatement prévenu, accourut sur les lieux du sinistre qui s'étendait considérablement, les papiers et les cartons offrant un élément facile au feu.

Quatre pompes à bras furent mises en batterie. Elles furent bientôt secondées par celles d'Aubervilliers, de Pierrefitte, d'Epigny et de La Courneuve.

Un bataillon du 120^e de ligne descendit, officiers supérieurs en tête, du fort de l'Est, et ceux-ci organisèrent, avec les agents et les gendarmes, un important service d'ordre qui continua, mais difficilement, plus de trois mille curieux.

A trois heures vingt minutes, arrivèrent de Paris trois pompes à vapeur envoyées par M. Blanc, préfet de police. Seule, la pompe de Châteaufort-Landon fut mise en batterie.

L'incendie était alors dans toute son intensité. Des colonnes de flammes et de fumée s'élevaient dans les airs et l'éboulement des murs faisait jaillir des gerbes d'étincelles sur les bâtiments d'habitation contigus.

Les pompiers de l'avenue Niel et de la rue de Rome, aidés de leurs collègues suburbains, occupèrent le bâtiment d'exploitation qu'ils parvinrent à isoler. Dès lors, la part du feu était faite.

A huit heures, on voyait les décombres, et cette opération dura jusqu'à minuit.

Les dégâts sont évalués à plus de trois cent cinquante mille francs.

M. D'Homme n'a pu encore établir exactement les causes du sinistre, qu'on croit avoir été provoqué par le fait de tuyaux surchauffés. Il convient d'attendre pour se prononcer. On n'a eu à déplorer aucun accident de personnes.

ACCIDENTS EN MER

Dans le courant de l'avant-dernière nuit, vers trois heures, la péniche *Lucienne*, amarée qui Saint-Bernard, a rompu ses amarres et, partant à la dérive, est venue se placer en travers de l'arche du pont Sully, à une courte distance du ponton des Bateaux-Parisiens.

Des mesures ont été aussitôt prises pour dégager la péniche d'une situation d'autant plus périlleuse que le courant est, en ce moment, très violent. Grâce au concours du remorqueur *l'Aigle*, la *Lucienne* a été ramenée à son point d'amarage. Il n'y a eu aucun accident de personnes.

Une heure plus tard, le bateau *la Saint-Laurent*, chargé d'immondices, somrait par suite d'une voie d'eau, à cinquante mètres en amont du pont National.

Le service de la navigation a pris ses dispositions pour faire renflouer le bateau.

Jean de Paris.

Mémoire. — Mme Gannelle, âgée de cinquante-cinq ans, marchande au panier, est morte subitement, hier matin, dans une chambre, rue de l'Hôtel-de-Ville. La mort est due à une congestion causée par le froid.

J. de P.

Gazette des Tribunaux

TRIBUNAL CIVIL DE LILLE : La municipalité socialiste de Lille contre la Société des sciences. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

soit à 10 centimes plus haut qu'hier; le 6 0/0 cubain est un peu plus ferme à 24, le 5 0/0 un peu plus faible à 48, et les obligations des chemins espagnols ne bougent plus que des souches. L'Italien est à 94, à peu près comme il y a vingt-quatre heures, après 92 et 93 90. Le 3 0/0 russe 1891 cote 94 90; c'est une variation de 5 centimes sur le 4 0/0 à 64, le 5 0/0 à 74 1/4; ce sont des augmentations d'un point et de trois quarts de point. La Minas Geraes reste très ferme; elle sera prochainement introduite sur le marché d'Amsterdam.

La Banque de Paris est à 980, le Lyonnais à 903, la Société générale à 554, le Crédit industriel à 614, le Comptoir à 602, la Banque internationale à 570, la Banque des valeurs industrielles à 556, etc. Tout cela, encore que les plus hautes cours ne soient pas conservés, reste en avance sur hier. Il n'y a qu'un *financier*, à 751, que le tassement de la fin fait reprendre la majeure partie de l'avance conquis en la précédente séance. Mais il va sans dire que les obligations, dont le seul comptant s'occupe, n'ont rien à voir avec les réalisations. Les *Communales* 1879 à 497 et les 1892 à 495, restent actives et absolument fermes, ainsi que les *Foncières* 1885 et 1895 à 494 et 491.

Le Lyon gagne 10 francs à 1,937. Sur le Midi à 1,415 et le Nord à 2,137, moins-value de 5 à 9 francs.

Le Suez à 9,802, le Gaz à 4,910, la Fives-Lille à 555, l'Orléans à 543 (il gagne 4 fr. en comptant), sont calmes. *De Beers* perd 6 fr. à 763. Je note, sur les autres valeurs industrielles, des plus-values parfois sensibles. C'est ainsi que les *Voitures* gagnent 7 francs à 622, les *Wagons-Lits* 15 fr. à 770, la *Sonovie* 15 fr. à 4,545, la *Thomson-Houston* 22 fr. à 1,332, la *Cusener* 10 fr. à 900, la *Rakmann* 35 fr. à 775, etc. Les *Mines d'or* se calment; cependant, il y a encore quelques petites augmentations sur la *Ferrière* à 810, la *Geldenhuis Estate* à 492, la *Lancaster* à 65, la *Langlaagte* à 109, etc.

Le Boursier.

La Vie Sportive

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

(Par dépêche)

Soixante-trois tireurs ont pris part au prix des Dahlias, gagnés par M. le comte Dandeman, 9/9; M. Eschine, 9/10; M. Watson, 14/17, 9.

Robert Milton.

FOOTBALL

Nous ne saurions trop féliciter le Racing-Club de France de l'impulsion qu'il vient de donner au sport du football-rugby.

En un mois de temps — sans reculer devant les lourds sacrifices que comportent les réalisations de matches internationaux — le Club d'Orléans a procuré aux amateurs de ce sport quatre rencontres sensationnelles dans lesquelles les progrès de son équipe première se sont accentués d'une façon continue.

Les adversaires que lui avaient envoyés les clubs d'outre-Manche sont repartis avec les honneurs de la guerre, sans toutefois se féliciter de trop de succès victorieux. Quelques-uns ont été chèrement disputés, pour ne citer que celle de dimanche dernier, qui n'a tenu qu'à un fil, malgré la réputation des représentants de Londres.

Démonstration faite des qualités de résistance des quinze du R. C. contre des forces bien supérieures, il a semblé opportun aux dirigeants de ce club de fournir au public le critérium de sa valeur intrinsèque. Il fallait, pour cela, choisir un bon club anglais bien homogène, bien entraîné, ne possédant aucun des défauts sportifs irresistibles aux yeux des amateurs de ce sport, représentant, en un mot, une bonne force moyenne dans le pays du beau sport.

Le Court Hill Football Club, cercle de football très sélect de la capitale anglaise, a bien voulu continuer la série des rencontres si intéressantes de ces derniers temps, et se prêter à l'expérience dont nous venons de parler.

La rencontre de dimanche prochain promet d'être étonnante, car le Racing-Club possède, sinon toutes les chances, au moins beaucoup de chances de résister victorieusement à ses adversaires.

Nous sommes certain que nos amateurs de beau sport viendront tous à Auteuil pour encourager la vaillante équipe française. Le sport a beau intéresser; il deviendrait décourageant pour le public d'assister périodiquement à la défaite des nôtres.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — La plupart de nos chauffeurs parisiens s'apprêtent à partir pour le Midi en vue de prendre part aux épreuves d'automobiles qui vont avoir lieu. Il y a déjà une trentaine d'engagés dans la course Nice-Castellane dont l'intérêt sera d'autant plus rehaussé par la présence de voitures munies d'auto-moteurs plus puissants que ceux parus à ce jour.

La Société des voitures de Deauville, 13, boulevard Maillerebelle, tient à la disposition des médecins des consultations gratuites, bourses de docteurs qui trouvent dans l'emploi de la voiture une véhicule économique, léger et rapide.

On trouve à la carrosserie automobile Vinet, 25, rue Brunel, des voitures-remorque pour tricyles, d'une incomparable élégance. Pour les chauffeurs qui préfèrent une place devant l'avant-

train, le modèle Vinet est le mieux compris et le mieux équilibré.

Tricologie. — Le président du Touring-Club vient de faire remettre à M. de Quincy, colonel commandant la garde républicaine, président du Conseil d'administration de la « Caisse du Gendarme », la somme de mille francs votée par le Conseil d'administration dans sa dernière séance, en faveur de cette institution.

Encore peu connue du grand public, bien que sa fondation remonte à plus de dix ans, la Caisse du Gendarme a pour but de venir en aide aux gendarmes blessés ou infirmes, à leurs veuves et à leurs orphelins.

Placée sous la présidence d'honneur de M. le général Saussier, alors gouverneur de Paris, la Caisse a été reconnue d'utilité publique par décret du 22 août 1896; les dons et les versements s'élevaient à cette époque à près d'un million.

En se faisant inscrire parmi les donateurs de la « Caisse du Gendarme », le Touring-Club a voulu donner un pendant à l'institution de la Caisse des Cantonniers, continuer son œuvre en faveur de la « route », donner une preuve d'intérêt à ceux qui la gardent comme à ceux qui la font.

Tout le monde applaudira à cette généreuse pensée.

Croyez-vous vraiment qu'il soit bien agréable, lorsqu'on vient de faire une bonne promenade, d'être obligé de se mettre à nettoyer sa chemise? C'est pourtant ce que l'on est obligé de faire si l'on veut rouler convenablement le lendemain. Avec l'Académie cette affaire est évitée; elle défie la pluie et la boue, grâce à son mécanisme si parfaitement caché.

Le 16 avril prochain se courra une grande course internationale avec entraîneurs, organisée par le Guidon nîmois, sur le parcours de Nîmes à Marseille et retour, 250 kilomètres, sous la présidence d'honneur de MM. Sibhiol, sénateur, Delon-Soubrier, député; Reinaud, maire de Nîmes.

1^{er} prix 500 fr.; 2^e prix 300 fr.; 3^e prix 200 fr., 4^e prix 100 fr.

Un diplôme sera décerné à tout coureur ayant fait le trajet dans moins de quatre heures. Un autre diplôme sera décerné aux trois premiers arrivants membres de l'U. V. F.

Boze. — Le grand assaut annuel du Boxing Club de France sera donné dans le courant de ce mois, le 25 février.

C'est très vraisemblablement au Cirque d'Été, dont le local se prête d'une si parfaite façon à une telle fête de sport, que le Boxing Club organisera sa grande manifestation annuelle.

TIR

Voici les résultats de la dernière réunion du Fusil de chasse :

1^{re} poule (15 tireurs) : MM. 1 de Bioncourt, 2 Louis Labbé.

2^e poule (16 tireurs) : MM. 1 Maurice Faure, 2 Maurice Joutet, 3 le comte de Montgout.

La prochaine séance de tir aura lieu mercredi.

Paul Manoury.

EAU D'HOUBIGANT

ERNEST DIAMANT DU CAP IMITATION

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

Sous le signe du diamant, le plus pur et le plus blanc.

GYMNASSE. — 8 h. 1/2. — Un Fiacre à l'heure; Trois Femmes pour un Mari.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Georgette Lemaunier.

THEATRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 1/2. — La Tosca.

MANDOLINES A LA PASSANTE

POÉSIES DE M. ANDRÉ LEBEY

Musique de **LÉON DELAFOSSE**

(UNE VOIX CHANTE DANS NOS CŒURS...)

CHANT *Assez animé*

U - ne voix chan - te dans nos

PIANO

cœurs Tous les re - frains de nos dé - sirs, Dé - sirs d'a - mour et de bon -

- leur... Une au - tre dit nos sou - ve - nirs,

Sou - ve - nirs d'at - tente et de pleurs. La brise em -

por - te la chan - son Où s'a - lan - guis - saient nos ten - dres - ses Pour cel - le -

là que nous vou - lions... Le vent rap - por - te des tris -

- tes - - - ses Et n'y mê - le plus de chan - sons. Tout est donc

rit. *Quasi più lento*

vide et n'est - il rien Le long des cou - tes mo - no - to - nes, Rien à cueil -

rit.

cantando

lir ou dé - si - rer?... Et l'é - cho du val qui ré - son - ne

rit.

canto

Rien à cueil - lir ou dé - si - rer.

BOURSE DU VENDREDI 3 FÉVRIER 1899

[illegible]